

■ LES AMIS DE ■  
**l'École de Paris**

<http://www.ecole.org>

**Séminaire  
Vies Collectives**

*organisé grâce aux parrains  
de l'École de Paris :*

Air France  
Algoé<sup>2</sup>  
Alstom  
ANRT  
Areva<sup>2</sup>  
Cabinet Regimbeau<sup>1</sup>  
Caisse des Dépôts et Consignations  
CEA  
Chaire "management de l'innovation"  
de l'École polytechnique  
Chambre de Commerce  
et d'Industrie de Paris  
CNRS  
Conseil Supérieur de l'Ordre  
des Experts Comptables  
Danone  
Deloitte  
École des mines de Paris  
EDF  
Entreprise & Personnel  
ESCP-EAP  
Fondation Charles Léopold Mayer  
pour le Progrès de l'Homme  
France Telecom  
FVA Management  
Roger Godino  
Groupe ESSEC  
HRA Pharma  
IDRH  
IdVectoR<sup>1</sup>  
La Poste  
Lafarge  
Ministère de l'Industrie,  
direction générale des Entreprises  
Paris-Ile de France Capitale Economique  
PSA Peugeot Citroën  
Reims Management School  
Renault  
Saint-Gobain  
Schneider Electric Industries  
SNCF<sup>1</sup>  
Thales  
Total  
Ylios

<sup>1</sup> pour le séminaire  
Ressources Technologiques et Innovation  
<sup>2</sup> pour le séminaire Vie des Affaires

(liste au 1<sup>er</sup> mai 2009)

**LE VIEL AUDON :  
TRENTE ANS DE CULTURE COOPÉRATIVE**

par

**Béatrice BARRAS**

Auteur de l'ouvrage *Chantier ouvert au public : le Viel Audon,  
village coopératif* (Éditions REPAS, 2008)

**Gérard BARRAS**

Cofondateur du Viel Audon

Séance du 12 février 2009

Compte rendu rédigé par Élisabeth Bourguinat

**En bref**

Lorsque des phénomènes nouveaux apparaissent, on s'aperçoit que des précurseurs les ont préparés depuis longtemps, dans la discrétion et sous une forme plus ou moins utopique. Au Viel Audon, petit village des gorges de l'Ardèche, dix mille jeunes se sont relayés depuis trente ans sur un "chantier ouvert au public". Tout en reconstruisant des maisons en ruines, ils ont fait l'apprentissage d'une compétence qui va devenir cruciale dans le village mondial : la capacité à coopérer. Béatrice et Gérard Barras, fondateurs du projet, nous racontent l'histoire exceptionnelle de ce laboratoire du "faire ensemble", où chaque génération de jeunes partage son savoir-faire et son savoir organisationnel avec la génération suivante, et où l'on découvre avec son corps et avec sa tête les extraordinaires leviers de l'action collective.

*L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse  
des comptes rendus ; les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs.  
Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.*

© École de Paris du management - 94 bd du Montparnasse - 75014 Paris  
Tél : 01 42 79 40 80 - Fax : 01 43 21 56 84 - email : [ecopar@paris.ensmp.fr](mailto:ecopar@paris.ensmp.fr) - <http://www.ecole.org>

## EXPOSÉ de Béatrice et Gérard BARRAS

**Béatrice Barras :** Nous avons été invités il y a quelques années, dans ce même séminaire, pour raconter l'histoire de la Scop Ardelaine<sup>1</sup>. Cette expérience avait été précédée par celle du Viel Audon, dont nous allons vous parler aujourd'hui. Mais l'histoire du Viel Audon s'enracine dans une expérience encore antérieure, celle des baladins de la Cour des miracles, qui a été fondatrice pour toutes nos aventures suivantes, et par laquelle je vais donc commencer.

### Sur la route

À la fin des années soixante, un jeune homme nommé Erwan, sorti major de Supélec, a subitement décidé de vivre comme au Moyen Âge : il a revêtu un pourpoint et des hauts de chausse et a créé à Paris un cabaret appelé La Cour des miracles, où il donnait lecture de ses poèmes et présentait des tours de prestidigitation. Il mourut brutalement au cours d'un voyage en Inde. C'était un personnage tellement hors du commun que sa femme et ses amis Gérard et Cathy, ont décidé de lui rendre un hommage sous la forme d'une tournée dans le Sud de la France, afin de faire revivre l'esprit du cabaret qui avait fermé.

Pendant que Gérard se procurait des chariots bâchés et des chevaux, Cathy cherchait dans les rues de Paris des "troubadours" acceptant de s'associer à l'aventure. Je me trouvais ce jour-là rue du Pot de fer, en compagnie d'un ami qui portait une guitare sur le dos : cela suffisait à faire de nous des troubadours potentiels, et c'est ainsi que nous avons été recrutés, comme une vingtaine d'autres personnes. Après une petite répétition, nous voilà partis vers les Baux-de-Provence. Le principe consistait à faire chaque soir un cercle dans la rue et à présenter un spectacle composé de poèmes, de tours de prestidigitation et de chansons. La troupe comprenait aussi des artisans, potiers ou ferronniers, qui en profitaient pour vendre quelques objets. Dès le premier soir, aux Baux-de-Provence, les commerçants ont signé une pétition pour demander au maire de nous expulser. Mais cet épisode n'a fait que nous souder davantage. Si on ne voulait pas de nous à un endroit, nous irions ailleurs : le monde était à nous.

Cette expérience très particulière, en dehors des normes et même en dehors du temps, produisait entre nous une telle énergie et un tel enthousiasme que de nombreuses personnes nous ont rejoints au fil de notre périple. Assez vite, nous nous sommes retrouvés à une quarantaine. Il faisait beau et chaud, et il nous suffisait de gagner de quoi manger pour être contents. Nous vivions dans l'improvisation et nous avions l'impression de pouvoir faire face à n'importe quelle difficulté tout en nous amusant.

### La sédentarisation

Vers la fin du mois d'août, les choses se sont gâtées : nous avons subi des orages, les chevaux sont tombés malades, nous-mêmes étions trempés et fatigués, cela n'allait plus. Nous avons organisé une assemblée générale et décidé que l'aventure, qui avait été très belle, s'arrêterait là. Les participants, pour moitié, sont rentrés chez eux et ont repris leurs études ou leur travail. Mais une vingtaine d'entre eux ont refusé de se disperser : « *On a vécu quelque chose de tellement fort qu'on veut continuer.* » Encore fallait-il trouver un endroit pour passer l'hiver. Après quelque temps à dormir à vingt sous des hangars, on nous a proposé de nous installer dans un mas inoccupé. Mais avec la sédentarisation, l'ambiance a beaucoup changé. Au lieu d'être tous tendus vers un même but, nous avons commencé à nous regarder les uns les autres et à être beaucoup plus sensibles à nos différences : certains sortaient de prison, d'autres étaient des fils de bourgeois, d'autres des gauchistes militants... Les histoires d'amour ou de désamour aidant, sans parler des effets de la fumette et de l'alcool, la situation a rapidement dégénéré et le groupe a éclaté.

---

<sup>1</sup> Béatrice Barras, "Ardelaine, un modèle d'entreprise durable ?" *Les Annales de l'École de Paris* Vol. X.

Après cette expérience traumatisante, ceux qui restaient se sont efforcés de se montrer le plus gentils possible pour éviter tout conflit, mais nous étions quatre, Cathy, Bazal, Gérard et moi, à n'avoir aucune envie de rester là à vivoter et à nous ennuyer. Nous avons commencé à caresser un projet complètement différent. Nous ne voulions pas reprendre l'expérience du nomadisme et nous ne voulions pas non plus d'un lieu communautaire refermé sur lui-même. Nous voulions créer un espace ouvert à tous, avec une vraie dimension sociale. Nous n'avons pas tardé à nous rallier à un mythe partagé par beaucoup de gens à l'époque, celui du village. Cela tombait bien, Gérard connaissait un village abandonné, le Viel Audon, à l'entrée des gorges de l'Ardèche. Nous sommes partis voir de quoi il retournait.

### **Un village abandonné**

Nous avons dû finir à pied, car aucune route n'arrivait jusqu'à ce hameau d'une dizaine de maisons totalement en ruines, situé sur la commune de Balazuc. Les constructions dataient du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais Gérard nous a expliqué que l'on avait retrouvé sur le site des vestiges gallo-romains, et même des traces de vie de l'âge du bronze. Ce petit territoire situé entre la falaise et la rivière paraissait en effet assez idéal, avec une source qui coulait à 13°C toute l'année, la possibilité de pêcher dans la rivière, quelques terres permettant de faire pousser de la vigne, des oliviers, des figuiers, et le vaste espace de la garrigue au-dessus de la falaise. Le déclin du village datait de l'explosion de la culture du ver à soie : les habitants, devenus très riches, avaient préféré s'installer sur le plateau, où ils avaient établi de grandes magnaneries. Les maisons du hameau, partiellement démontées, étaient tombées en ruines et avaient été envahies par la végétation au fil du temps.

L'ampleur de la tâche qui nous attendait était immense, d'autant que le site était peu accessible : on y parvenait soit par un chemin caillouteux de 800 mètres le long de la rivière, soit par un sentier escarpé de 300 mètres descendant de la falaise. Cependant mes compagnons n'étaient pas vraiment du style à calculer ni à hésiter : pour eux, rien n'était impossible. Nous avons donc décidé de nous lancer dans l'aventure.

Encore fallait-il trouver de l'argent pour racheter le village. Notre expérience de baladins nous avait appris que lorsqu'on ne possède pas le lieu où l'on veut vivre, on ne jouit d'aucune véritable liberté. Nous étions donc fermement décidés à ne pas commencer la rénovation tant que nous n'aurions pas acquis la majeure partie du village. Nous avons découvert que le village appartenait à une dizaine de propriétaires différents, dont un certain nombre en indivision. Nous les avons rencontrés un par un et il nous a fallu trois ans pour les convaincre de nous vendre leur bien. Nous faisons ces démarches tout en vivant à Paris, car il nous était difficile de gagner notre vie en Ardèche : j'étais orthophoniste, Gérard architecte et Cathy et Bazal étaient des artistes. Au bout de trois ans, nous avons réussi à acheter huit parcelles sur dix : les travaux pouvaient commencer.

### **Les chantiers de jeunes**

Mais nous ne savions toujours pas comment nous attaquer à l'énorme chantier qui nous attendait. Un jour, le maire de Balazuc nous contacte : « *Une troupe d'une quarantaine de louveteaux s'est installée sur la commune. Ils souhaitent participer à un chantier pour le village mais je n'ai pas le temps de m'en occuper. Pourquoi ne pas les faire travailler sur le Viel Audon ?* » Nous leur avons fourni des pioches, des pelles et des seaux et proposé de déblayer la source du village. À notre grande surprise, ils ont été d'une très grande efficacité : à peine trois jours plus tard, ils avaient terminé.

J'avais moi-même été scout quand j'étais jeune et j'avais participé à des chantiers, mais je n'avais pas du tout pensé à cette solution. Toute la question était de savoir si nous avions le droit de mobiliser des bénévoles pour reconstruire ce village. La source déblayée par les scouts relevait de l'intérêt général, mais qu'en était-il pour les maisons ? La question était d'autant plus ardue que nous ignorions ce que nous allions y faire. Nous savions cependant que nous ne voulions pas nous y installer nous-mêmes pour y vivre, mais au contraire en faire

un lieu largement ouvert. Dans ces conditions, recourir à des chantiers de jeunes paraissait envisageable.

**Gérard Barras :** Nous avons contacté une association nationale de chantiers de jeunes et nous nous sommes inscrits dans son catalogue, qui comptait plus d'une centaine de projets. Le seul but assigné à notre chantier était « *de ramener la vie dans un village abandonné* », à charge aux générations successives de participants d'inventer avec nous ce que nous en ferions à terme. Les responsables du réseau nous prédisaient que si nous n'indiquions pas d'objectif plus précis, les jeunes ne viendraient pas. C'est le contraire qui s'est produit : dès le premier été, une centaine de jeunes étaient là, et le Viel Audon est rapidement devenu le plus gros chantier du réseau. Au bout de trois ans, nous n'avions plus besoin de faire de publicité : 40 % des jeunes revenaient d'une année sur l'autre. Chaque été, ils étaient 400 ou 450 à se succéder sur le site, ce qui représentait une force de travail énorme.

**Béatrice Barras :** Dans les débuts, le travail consistait essentiellement à arracher les arbres qui avaient poussé au milieu des maisons, à démolir les murs trop fragiles et à évacuer les gravats pour retrouver le sol des maisons. Il fallait aussi organiser des convois avec des jerricans pour aller chercher l'eau au bout des 800 mètres de chemin, ainsi que tout ce qui était nécessaire pour le chantier ou pour l'approvisionnement. Nous avons dû nous inspirer des techniques de portage des anciens, et surtout essayer de récupérer ou de valoriser tout ce qui était sur place, notamment les matériaux de construction, afin de limiter les transports.

**Gérard Barras :** La motivation des jeunes était impressionnante. Il fallait parfois dégager des tas de cailloux sur deux étages ; ils s'attelaient à la tâche avec la même énergie que s'il y avait eu un trésor caché tout au fond. Très vite, cependant, l'enjeu central du projet s'est avéré être l'organisation de la vie collective et du travail en coopération. La reconstruction du village apparaissait désormais sinon comme un alibi, du moins comme un objectif qui n'était pas le principal.

### La mixité sociale

**Béatrice Barras :** Les premiers participants étaient d'origines extrêmement variées. Nous avons écrit à tous les lycées techniques de France spécialisés dans la maçonnerie. Un seul d'entre eux nous a répondu : il s'agissait en fait d'une sorte de prison pour jeunes délinquants située sur une île bretonne. Juste avant de venir au Viel Audon, les adolescents s'étaient mutinés et avaient stocké des armes dans un bunker... Sur le chantier, ils voisinaient avec des fils d'ambassadeurs venus du lycée français de Londres, et avec des scouts dont certains étaient très militarisés et levaient les couleurs chaque matin. Ces derniers devaient cohabiter avec des étudiants d'extrême gauche qui lisaient *Rouge* de façon ostentatoire et qui, un jour, ont mis le drapeau tricolore "*aux chiottes*". Entre toutes ces personnes aux profils tellement différents, les débats étaient vifs. Nous étions un peu perplexes : chaque groupe était venu avec ses encadrants et en principe nous ne devions gérer que le groupe des étudiants. Cependant les conflits étaient nombreux et tournaient parfois à l'affrontement. Quel devait être notre rôle : laisser faire ou tenter de réguler la situation ?

Nous avons décidé d'intervenir et de réduire les conflits par la convivialité : désormais, tout le monde devrait manger à la même table à midi et participer à la préparation des repas. Nous avons également fait en sorte que les différents groupes se mélangent sur les différents ateliers : quand on transpire ensemble, les oppositions idéologiques passent au second plan. Même si on continue à ne pas être d'accord sur le plan des idées, on est obligé de se respecter, car on a fait des efforts vers le même but et réalisé quelque chose ensemble.

Nous avons observé par ailleurs que les filles étaient automatiquement exclues des tâches physiques, et que c'étaient généralement les fils d'ouvriers qui travaillaient pendant que les fils de bourgeois leur expliquaient comment faire. Nous avons imposé la mixité sur tous les ateliers et décrété que tout le monde devrait effectuer toutes les tâches, qu'elles soient jugées nobles ou triviales, faciles ou difficiles.

**Gérard Barras :** Chacun d’entre nous a une tendance naturelle à s’associer avec des gens qui lui ressemblent, mais sur le terrain, on s’aperçoit vite que le mélange est beaucoup plus productif et qu’il a tendance à renverser les jugements de valeur initiaux. Cette prise de conscience transforme complètement les manières d’être et les relations des jeunes entre eux. Par la suite, nous avons veillé, quand la mixité sociale se réduisait, à aller chercher de la diversité supplémentaire.

### **Tous responsables**

Au départ, nous n’étions que deux à avoir un profil d’encadrement : la plupart des membres de notre réseau étaient des animateurs. J’étais né dans une famille issue du bâtiment et j’avais vu mon père diriger une entreprise de 150 personnes. Je n’aurais eu aucun mal à distribuer le travail à l’ensemble des participants, mais cela ne présentait aucun intérêt pour moi. Par ailleurs, je ne pouvais pas être là tout le temps.

Nous avons très vite décidé que la responsabilité serait partagée entre tous. Sur un groupe de cent personnes, vous en trouvez toujours au moins dix prêtes à s’engager dès que le besoin s’en fait sentir. L’important est donc de rendre ce besoin visible. Nous avons identifié l’ensemble des responsabilités à exercer et demandé à chaque participant de s’impliquer d’une façon ou d’une autre.

Ce principe de responsabilisation s’est accompagné d’une autre exigence : la transmission permanente des savoirs, organisée de façon très précise. Chaque jeune est responsable d’un même atelier pendant au maximum trois jours. Chaque jour, il doit expliquer aux nouveaux arrivants quelles sont les tâches à effectuer, et avant de quitter son poste, il doit trouver quelqu’un qui prendra la responsabilité de l’atelier à sa place. Lors d’une interview, une jeune fille qui avait participé au chantier expliquait que « *Dans ce contexte, c’est très difficile de n’être responsable de rien.* »

**Béatrice Barras :** Les jeunes qui participent au chantier ont entre 18 et 25 ans. La première année, ils découvrent le fonctionnement. À la fin, un bilan a lieu, animé par les plus anciens. Ceux qui reviennent l’année suivante se voient aussitôt proposer de prendre des responsabilités : « *Maintenant, tu n’es plus un touriste !* » Au début, on a le droit d’être “consommateur” du chantier, mais très vite, on doit devenir “producteur”. Pour faire mon livre, j’ai interrogé beaucoup de jeunes, notamment parmi ceux qui s’impliquent le plus, en leur demandant pourquoi ils s’engagent de cette façon. L’un d’eux m’a répondu : « *J’ai tellement reçu ici qu’il faut que je donne à mon tour. Je ne peux pas faire autrement.* »

### **L’équipe d’encadrement**

**Gérard Barras :** Au fil du temps, les jeunes ont pris en charge des tâches d’encadrement de plus en plus globales. Des équipes se constituaient puis, au bout de quelques années, passaient la main à d’autres. Plusieurs générations de jeunes se sont ainsi succédé pour assurer le pilotage du chantier. Ils se réunissent pendant l’année pour organiser les activités de l’été suivant et se répartir les différentes fonctions, puis ils rencontrent les responsables de l’association Le Mat, qui gère l’ensemble des activités du Viel Audon, afin de négocier les moyens nécessaires. Sachant que le ministère de la Jeunesse et des Sports nous oblige à identifier chaque année un responsable unique du chantier, ils s’arrangent pour qu’il y ait toujours deux ou trois d’entre eux qui aient suivi la formation et passé les diplômes correspondants.

**Béatrice Barras :** Au-delà de 25 ans, généralement, les gens sont moins disponibles : leurs études sont finies et ils doivent travailler, ou ils ont rencontré quelqu’un qui n’a pas forcément envie de passer ses vacances au Viel Audon. Mais avant de partir, ils savent qu’ils ont la responsabilité de passer le relais à l’équipe d’encadrement suivante. Ils peuvent aussi devenir personnes ressources, ou encore prendre des responsabilités au sein de l’association. Notre comptable, par exemple, est un ancien des chantiers.

## Gestes élémentaires et absence de confort

**Gérard Barras :** Dans les débuts, nous disposions d'une bétonnière. Comme par hasard, c'étaient toujours les garçons qui la faisaient fonctionner. Quand elle était en panne, c'était encore plus passionnant pour eux, mais pendant ce temps, tout le chantier était bloqué : sans mortier, pas de murs. Nous avons alors décidé d'abandonner la bétonnière et de reprendre la technique des *gâchées* à l'ancienne. L'idée était de ne pratiquer que des "gestes élémentaires", accessibles à tous, quels que soient son sexe ou sa force physique.

Un autre problème est apparu dans les années 1990. À force de construire des bâtiments et de les équiper, un certain confort était apparu, avec notamment l'eau courante et l'électricité. Les robinets coulaient sans cesse, les jeunes apportaient de gros transistors et faisaient beaucoup de bruit ; le sens du respect des personnes et de l'environnement semblait se perdre. Les animateurs avaient le sentiment que le chantier devenait un peu déliquescents.

Le réseau a été mobilisé pour réfléchir à ce problème. Les générations les plus anciennes ont apporté leur témoignage : « *Quand on devait organiser des caravanes pour apporter l'eau et qu'un jerrican se renversait, aussitôt quinze personnes se précipitaient pour le ramasser.* » En famille, on lutte contre le gaspillage avec des principes moraux ou en expliquant combien coûte l'eau, mais quand vous avez transpiré pour porter de l'eau et que vous la voyez couler par terre, vous prenez conscience de façon très directe et très concrète de la nécessité de faire attention...

Nous avons collectivement décidé de diminuer le niveau de confort, et aussitôt le respect mutuel et le respect de l'environnement ont progressé. L'Administration nous oblige à disposer de tout le confort dans le village, mais les jeunes du chantier vivent dans un espace à l'écart, dans la nature, où ils n'ont pas accès à ce confort, sauf en cas d'intempérie, et les institutions ferment les yeux car elles savent que cela représente une dimension éducative essentielle. Par exemple, pour prendre une douche dans le camp des jeunes, il faut pomper l'eau, ce qui rend beaucoup plus sensible le volume d'eau utilisé, et vous ne pouvez pas pomper vous-même : quelqu'un doit le faire pour vous pendant que vous vous douchez, ce qui crée une mutualisation. Nous avons également installé des toilettes sèches qui permettent de mieux protéger l'environnement. Pendant très longtemps, ce dispositif était illégal, mais aujourd'hui ce sont les responsables de Jeunesse et Sport et même du ministère du Tourisme qui nous demandent d'en installer...

## Les résultats

**Béatrice Barras :** Plus de 10 000 jeunes ont travaillé sur le chantier depuis trente ans, et une fois passé ce chiffre, nous avons arrêté de compter. Plus de 2 000 m<sup>2</sup> de bâtiments ont déjà été reconstruits ; ils comprennent un centre d'accueil de 27 places, une ferme, un gîte d'étape de 20 places pour accueillir les randonneurs, une boutique pour vendre les produits de la ferme, et bien sûr, les locaux destinés au chantier. Une dizaine de salariés vivent sur place en permanence. L'aspect éducatif et pédagogique est très présent : la ferme accueille des scolaires pour des animations sur la fabrication du pain ou sur la découverte de la garrigue ou du potager, et l'association Le Mat organise toute l'année des stages d'éducation à l'environnement et à la coopération pour les classes primaires, les collèges, lycées et universités.

Quand on demande aux jeunes du chantier ce qu'ils viennent chercher au Viel Audon qu'ils ne rencontrent pas ailleurs, on constate que ce qui prime, c'est la dimension collective, le fait de se trouver dans une situation de microsociété, où l'on doit s'organiser, où l'on comprend tout ce qui se passe et où l'on peut agir par des leviers simples et accessibles.

Ils citent aussi le rapport à la responsabilité. Dans leur entourage, on a tendance à les mettre continuellement en garde : « *Fais attention, c'est dangereux* », et c'est un lieu commun que de penser que les jeunes sont irresponsables. En réalité, on s'aperçoit qu'ils adorent les responsabilités, que c'est même une drogue dure pour eux : plus on leur en donne, plus ils en

redemandent. Il faudrait leur en proposer dès la maternelle, car cela les aide à se construire et à construire leur relation avec les autres. C'est un levier éducatif énorme, malheureusement d'autant plus délaissé aujourd'hui que tout le monde a tendance à fuir ses responsabilités ou à éviter d'en prendre.

Le troisième point important souligné par les jeunes est le rapport entre production et consommation. Ils sont habitués à consommer mais pas à produire, alors que produire est quelque chose de très dynamisant, qui permet de révéler ses talents. Selon l'un d'entre eux, « *Au Viel Audon, on passe dans un révélateur* » : un tel s'aperçoit qu'il est doué pour l'organisation, l'autre pour la communication, le troisième pour la créativité.

Tous ces talents se manifestent dans l'action, autre dimension qui est souvent proscrite dans leur éducation : « *Attention, tu vas casser quelque chose, tu vas te faire mal !* » Sur le chantier, ils peuvent se mettre en action, mobiliser leur corps et leur tête, et ils le font dans une optique qui n'est pas forcément celle de la performance ou de la compétition : on n'agit pas pour "gagner" mais pour faire fonctionner une microsociété.

Quand on leur demande ce qu'ils sont devenus depuis leur passage au Viel Audon, beaucoup nous expliquent qu'ils se sont impliqués dans la société, qu'ils ont pris des engagements militants, qu'ils s'efforcent de transmettre les valeurs coopératives dans leurs écoles, dans leur travail. Cela nous paraît particulièrement important aujourd'hui : beaucoup de gens se demandent « *Quelle planète allons-nous laisser à nos enfants ?* », mais on pourrait se demander aussi « *À quels enfants allons-nous laisser notre planète ?* »...

## DÉBAT

### Un témoignage

**Un intervenant :** *Ma fille fait partie des fans du Viel Audon. Elle n'a malheureusement pas pu venir ce matin mais je voudrais vous communiquer son témoignage. C'est une jeune fille très studieuse, qui joue de l'alto de ses longs doigts fins. Elle est revenue de son premier séjour au Viel Audon couverte d'égratignures parce qu'elle avait participé à des opérations de débroussaillage et de transport de troncs d'arbres jusqu'à la rivière. Alors qu'elle n'avait que 17 ans, au bout de trois jours passés à l'atelier cuisine, on lui en avait confié la responsabilité, ce qui a constitué pour elle une sorte d'expérience initiatique. Elle et son équipe de quatre personnes devaient composer et cuisiner le menu pour les 70 participants du chantier ! Elle était radieuse en nous le racontant. Elle avait aussi appris à monter des murs de pierres sèches et pouvait désormais échanger sur ce sujet avec notre vieux voisin paysan du Limousin. L'année suivante, elle a été coresponsable de la réalisation d'une "calade" : il s'agissait de recouvrir une partie du sentier qui descend de la falaise de galets fendus en deux, en mettant la face rugueuse sur le dessus et en calant le tout.*

*Ses trois séjours au Viel Audon l'ont métamorphosée, ou révélée, selon le terme que vous avez employé. En tant que parent, on essaie d'inculquer à ses enfants un certain nombre de valeurs, mais les jeunes sont souvent dans l'opposition par rapport à leurs parents et ce n'est donc pas très facile. Quand elle est revenue de là-bas, elle avait tout compris !*

*Une des différences vient sans doute de ce que sur le chantier, on assimile les choses avec sa tête mais aussi avec son corps. Elle m'a décrit, par exemple, l'organisation d'opérations collectives pour transporter d'énormes rochers d'une tonne et demie depuis la rivière jusqu'au chantier. Après avoir attaché des cordes autour du rocher, quatre-vingts personnes se mettent à tirer en même temps sur les cordes et le rocher "court" sur le chemin, alors que chaque personne ne produit qu'un effort minime. Quand on a senti dans ses muscles et dans son corps les atouts de l'action collective par rapport à l'action individuelle, je suppose qu'on ne l'oublie plus jamais.*

## La sécurité

**Int. :** *Si vous vouliez créer l'équivalent de ce chantier aujourd'hui, vous auriez sans doute du mal à passer au travers du principe de précaution, qui n'existait pas à l'époque. Comment vous êtes-vous accommodés des multiples règles de sécurité s'appliquant aux permis de construire et à l'accueil de jeunes ?*

**Béatrice Barras :** Il est certain que lorsqu'on veut accueillir des jeunes sur un site où il n'y a ni route, ni eau potable, ni électricité, on se heurte à un certain nombre de difficultés. Nous avons dû passer énormément de temps à discuter avec l'Administration, mais en définitive nous avons toujours trouvé des interlocuteurs capables de comprendre l'intérêt éducatif de cette expérience.

**Gérard Barras :** La plus grosse crise est intervenue lorsque le maire de la commune a créé un POS (plan d'occupation des sols). L'ingénieur à qui il avait confié l'étude a soulevé un certain nombre de questions concernant notre chantier, mais le maire lui a répondu : « *On ne touche pas au Viel Audon.* » Cela n'a pas plu à l'ingénieur qui, dans son rapport, a invoqué un risque d'effondrement de la falaise. La responsabilité de l'Administration étant mise en cause, le site a aussitôt été interdit au public, ce qui pouvait mettre un terme définitif à notre expérience ! Toutes nos institutions partenaires se sont mobilisées : la commune, le département, la Jeunesse et les Sports, l'Éducation nationale. Le conseil général a financé les travaux de sécurisation des falaises, et le chantier a pu se poursuivre.

Aujourd'hui, nous voudrions aller plus loin et créer un nouveau statut pour des territoires où des expériences innovantes, comme celles que nous menons, seraient non pas tolérées mais autorisées : c'est indispensable si l'on veut voir apparaître d'autres projets du même type. Nous proposons que ce nouveau genre de territoire fasse l'objet d'un suivi par un comité d'accompagnement réunissant des représentants des collectivités locales, le sous-préfet, des représentants de la société civile, des spécialistes de l'éducation, et soumette des projets qui devraient chaque fois être approuvés par le comité et seraient autorisés de façon provisoire, avec renouvellement éventuel en fonction de leur évolution. Ce statut permettrait de concilier liberté d'innovation et encadrement légal.

Actuellement, dans l'arsenal juridique existant, le seul statut qui nous donnerait la liberté de mener nos activités comme nous l'entendons est celui de ZAC (zone d'activité concertée), souvent de nature commerciale : il y a plus de liberté pour le commerce que pour l'éducation, la pédagogie ou la culture... Nous avons finalisé notre proposition, mais pour le moment, elle n'a pas abouti, car nous ne disposons pas de groupes de pression suffisants.

## Les accidents

**Int. :** *Sur une période de 30 ans, et en accueillant plus de 10 000 personnes, vous avez dû être confrontés à un certain nombre d'accidents ?*

**B. B. :** Nous avons frôlé deux accidents graves : un jeune était arrivé de nuit, il ne connaissait pas les lieux et il est tombé d'une terrasse ; heureusement, il ne s'est pas fait mal. Une autre fois, une petite voûte s'est effondrée. Les vrais accidents sont extrêmement rares : les travaux se font avec une grande lenteur et beaucoup de précautions, car il n'y a aucune obligation de résultat. En revanche, on ne compte pas les doigts pincés, les chevilles tordues, les insolations, mais tout cela est normal dans un camp de jeunes.

**G. B. :** Rapportée au nombre de journées de travail, la proportion d'accidents est infinitésimale. Comme il s'agit d'un chantier école et non d'un chantier professionnel, si quelque chose a été mal fait et paraît dangereux, on le démonte. Par ailleurs, le groupe exerce une surveillance collective : si quelqu'un est particulièrement maladroit, on ne va pas lui confier n'importe quoi.

Un jour, l'Administration s'est cependant préoccupée du risque d'accident et nous a demandé de construire un téléphérique pour évacuer les blessés ! Un pompier de la commune a expliqué qu'en cas d'accident, il aurait moins de difficulté à remonter la personne sur la falaise qu'à traverser les bouchons pour rejoindre Valence. Nous avons organisé une



simulation et démontré que l'évacuation d'un blessé ne prenait que quelques minutes. Notre façon de répondre à la demande de l'Administration a consisté à faire suivre la formation de secouriste à tous les permanents du site, ce qui leur a d'ailleurs permis d'intervenir à plusieurs reprises pour sauver des touristes de la noyade...

### **Les jeunes délinquants**

**Int. :** *Avez-vous été confrontés à des problèmes de délinquance ou de drogue ?*

**B. B. :** Je garde le souvenir d'un début de bagarre avec des bouteilles cassées, mais cela n'est jamais allé très loin. Nous avons cependant dû renoncer, au bout de quelques années, à accueillir les jeunes du lycée technique de l'île bretonne, car cela créait trop de tensions. En revanche, à certaines périodes où nous manquions de jeunes "difficiles", nous sommes allés en chercher, afin de recréer de la mixité. Pendant quelques années, l'encadrement a été assuré par des jeunes issus des quartiers sensibles de Saint-Chamond. Ils nous expliquaient que chez eux, ils « *faisaient les cons* », mais qu'au Viel Audon, il n'en était pas question, puisqu'ils étaient responsables du camp. Le recrutement fonctionnait d'ailleurs à la méritocratie : tout le monde n'avait pas le droit d'aller « *au bled* », terme qu'ils employaient pour désigner le chantier. Ils expliquaient aux petits frères : « *Si tu es sage, tu auras le droit d'aller au Viel Audon quand tu seras grand.* »

**G. B. :** En ce qui concerne la drogue, notre position a toujours été très claire : aucun produit illicite, ni *shit*, ni quoi que ce soit. En cas d'infraction, c'est l'exclusion immédiate.

**B.B. :** Cela s'est produit de temps en temps, et certains des jeunes en question nous en ont remerciés, car cela leur avait fait prendre conscience que consommer de la drogue n'est pas anodin.

### **Compétences, personnes ressources, prise de décision**

**Int. :** *Lors de la reconstruction des bâtiments, certaines tâches devaient être particulièrement techniques ou complexes. Les avez-vous aussi confiées aux jeunes ?*

**G. B. :** Nous voulions absolument éviter le travers de certains chantiers, où l'on confiait aux jeunes le déblaiement et les transports de matériaux, et où l'on réservait les tâches intéressantes à des maçons professionnels, qu'on faisait venir une fois le chantier fermé. Nous avons fait en sorte que les jeunes prennent vraiment en charge l'ensemble du travail et parviennent à une compétence globale. Quand ils se heurtent à une difficulté, ils font appel à des personnes ressources, en particulier parmi les anciens du chantier, pour les aider à améliorer leur technicité.

**Int. :** *J'ai été frappé par le fait qu'à aucun moment vous n'avez évoqué la question de l'autorité. J'ai hérité, il y a une quarantaine d'années, d'une vieille ferme en Bretagne et je l'ai restaurée avec mes enfants et mes amis, mais c'était moi qui dirigeais : il faut bien que quelqu'un prenne les décisions. Comment avez-vous résolu ce problème ?*

**G. B. :** Ce qui est important, c'est de savoir vers qui se tourner en cas de difficulté excédant vos compétences. Quand un responsable se heurte à un problème technique architectural, par exemple, il sait qu'il peut me solliciter. Mais ce n'est pas moi qui prends l'initiative, et cela fait une grande différence.

**Int. :** *D'après ce que m'a raconté ma fille, qui a participé au chantier, toutes les décisions sont prises par ceux qui vont les mettre en œuvre. À la fin de son dernier séjour, une trentaine de personnes sont venues en renfort sur l'atelier "calade", afin d'achever le travail, mais c'était une décision collective et non une décision venue d'en haut.*

**G. B. :** Il y a souvent une dimension de challenge sur le chantier. Une année, par exemple, les jeunes ont décidé de couler une dalle en une nuit : personne ne le leur avait demandé. De même, la réalisation de cette “calade” était dans l’air depuis pas mal de temps, mais cela ne se faisait pas ; ce sont les jeunes eux-mêmes qui ont décidé de s’y mettre. Quand je suis passé par là, cet été, j’ai d’ailleurs croisé les doigts car je n’étais pas certain que le procédé technique qu’ils avaient choisi puisse tenir ; mais manifestement, cela tient.

**Int. :** *J’ai le sentiment que ce qui fait autorité, ce sont les règles de fonctionnement du groupe qui se sont imposées au fil du temps, et dont chacun veille à ce qu’elles ne soient jamais transgressées : pas de drogue, l’obligation de manger à la même table, ou encore l’obligation de transmettre en permanence les savoir-faire.*

### **La transmission**

**Int. :** *Qui est aujourd’hui le propriétaire du village, et comment se fera la transmission ?*

**G. B. :** Assez vite, nous avons fait en sorte qu’il n’y ait plus qu’une seule propriété, détenue par Béatrice. Dès que l’activité a pris une certaine importance, elle a concédé un bail emphytéotique de 99 ans à l’association Le Mat. La gestion reste cependant un peu complexe, car l’association possède maintenant des biens propres, de même que la société civile qui gère la ferme. À terme, nous envisageons de créer une fondation.

**B. B. :** Notre but est de faire en sorte que ce bien, qui repose presque entièrement sur du don et du bénévolat, ne se transforme jamais en valeur monétaire, ce qui constituerait une sorte de sacrilège. Mais paradoxalement, il est très difficile d’empêcher le don de se monétariser. Nous ne sommes pas les seuls concernés : beaucoup d’associations gérant des chantiers de jeunes n’arrivent plus à entretenir les biens qu’elles ont restaurés et doivent se résigner à les vendre. Si je meurs demain, mes enfants hériteront de la propriété et, dans cette région, ce genre de bien a une valeur colossale : comment s’acquitteront-ils des droits de succession ? C’est la raison pour laquelle nous envisageons de créer une fondation. L’ancien statut exigeait de disposer d’un capital monétaire très important. Le statut de “fonds de dotation” qui vient juste d’être créé devrait rendre les choses plus faciles.

### **L’essaimage ?**

**Int. :** *Envisagez-vous de reproduire cette expérience ailleurs ?*

**B. B. :** Au bout de quelques années de chantier, certains participants se sentaient frustrés de ne pas savoir sur quoi ce projet allait déboucher et avaient envie de monter tout de suite une activité économique. Mais ce n’était pas possible immédiatement sur place. C’est ce qui nous a amenés à lancer le projet de restauration de la filature de laine de Saint-Pierre-ville et à créer la Scop Ardelaine, pour laquelle l’expérience du Viel Audon nous a été extrêmement utile. Les deux projets ont ainsi été menés conjointement, l’un tourné vers le long terme, l’autre vers le court ou moyen terme ; l’un consacré essentiellement à l’éducation, l’autre à l’activité économique. Plus tard, nous avons reproduit la même démarche dans un milieu très différent, un quartier sensible de Valence, où nous avons implanté un atelier de tricotage avec l’aide d’anciens du chantier.

**G. B. :** Beaucoup de jeunes du chantier ont lancé d’autres projets après avoir participé à celui du Viel Audon. En revanche, nous ne sommes pas favorables à une modélisation ni à une reproduction en série. Nous avons vu passer sur nos territoires beaucoup d’agents de développement ; en général, il n’est rien resté de leurs interventions. Nous croyons davantage à l’émergence spontanée des projets. Le corps social fait preuve d’une sorte d’intuition ou de sensibilité qui lui permet d’imaginer des solutions aux problèmes au fur et à mesure qu’ils se présentent.

**B. B. :** Personnellement, je suis très sensible aux questions d'éducation à la coopération et à l'action. L'essaimage le plus important, à mon avis, ce serait de multiplier les lieux et les situations microsociales permettant aux jeunes de défricher et de créer. Il y a des choses que l'on ne peut pas apprendre juste en allant à l'école ou en faisant du sport ou de la musique. C'est en se confrontant à des terrains en friche que l'on se construit.

Présentation des orateurs :

Béatrice Barras : après une formation d'orthophoniste, elle entreprend avec son époux la restauration d'un hameau en ruines dans les gorges de l'Ardèche par le biais des chantiers de jeunes ; le projet suivant sera la création de la coopérative Ardelaine sur les ruines d'une ancienne filature ; elle conte l'aventure d'Ardelaine dans le livre *Moutons rebelles, Ardelaine, la fibre développement local* (2003) et celle du hameau dans *Chantier ouvert au public, le Viel Audon, village coopératif* (Éditions REPAS, 2008).

Gérard Barras : après avoir entrepris des études d'ingénieur, il s'orientera vers l'architecture qu'il abandonnera pour des raisons familiales ; dès lors il prendra le parti du vernaculaire qui l'amènera vers l'architecture sociale à travers la création, dès 1970, de projets alternatifs de développement local, coopératifs, économiques et sociaux, sur trois sites : Saint-Pierreville et Balazuc (07), Valence-le-haut (26).

Diffusion mai 2009